



## QUELLE EST LA PART DE L'ENFANT ?

(Suite)

« Pour l'expression spontanée d'un texte de quelques lignes, écrit un camarade, je vois très bien la collaboration des enfants et du maître, mais pour réaliser un récit présentant des qualités de fond et de forme, la chose m'apparaît presque impossible. C'est l'inspiration qui nous manque. Celle de l'enfant est de courte haleine, discontinue, incohérente et la pensée de l'adulte, empreinte de logique, ne cadre pas avec l'invention enfantine. Fatalement, à un moment donné, l'une doit prendre le pas sur l'autre. Je crains que le résultat ne soit pas un modèle du genre... »

Ces quelques lignes situent assez bien, croyons-nous, le plus grand écueil que rencontrent dans leur collaboration la pensée enfantine et la pensée adulte : elles ne sont pas de même qualité. S'il s'agissait d'obtenir selon des proportions définies un mélange ou une combinaison des deux, évidemment la solution serait facile parce que sous la dépendance de lois physiques ou chimiques implacables... Mais nous sommes loin de la rigueur scientifique ! Nous sommes dans un domaine où tout nous est permis à la condition que le résultat reste à la hauteur de l'intérêt de l'enfant.

J'entends bien que cette condition exclusive soit de quelque poids et ne simplifie point le problème. Elle nous permettra tout au moins de préciser que dans notre collaboration avec l'enfant, ce dernier aura un rôle majeur. Le fond aura les caractéristiques essentielles de la pensée enfantine et la forme gardera les tournures, les images, les expressions de son langage habituel. C'est dire assez que le maître se spécialisera progressivement dans son rôle de metteur en scène et que c'est de la coulisse

qu'il interviendra en sourdine pour parachever le chef-d'œuvre.

Le rôle des acteurs étant posé, essayons de rentrer dans les détails de leur intervention à seule fin d'éclairer quelque peu notre lanterne car ici, comme on le suppose, il n'est pas de formule qui puisse préciser le genre. Nous sommes heureusement loin de l'étroitesse des lois classiques, et dans le genre moderne, l'absence de règles peut nous dispenser de bien des scrupules !...

Ce mot de *moderne*, lâché au bout de la plume, va certainement mettre sur leur défensive quantité d'éducateurs qui au-delà de la quarantaine, ne peuvent point ouvrir leur esprit aux audacieuses esthétiques du moment et refusent de substituer à l'équilibre classique, la fantaisie abracadabrante des temps nouveaux... Qu'ils se rassurent ! nous n'employons ce terme de *moderne* (pas forcément péjoratif d'ailleurs) que pour traduire une grande liberté d'expression qui nous permettra de prendre en considération dans la pensée enfantine des valeurs qu'un éducateur trop formaliste aurait derechef écartées. Chemin faisant, nous nous rendrons compte que ces valeurs, pas toujours licites du point de vue de la forme et du fond, font entrer en ligne de compte des richesses que nous ne soupçonnions pas et qui s'inscrivent parfaitement dans l'atmosphère enfantine. C'est dire qu'il faudra que nous acceptions venant de l'enfant quantité de données nouvelles (modernes donc) qui ne répondent point à notre idée de logique et de vraisemblance.

Pour faire comprendre cette idée, nous prendrons notre belle histoire : « *Le Petit Nuage chantait* », qui va sortir sous peu dans notre collection « *Les Albums de Baou* ».

Le petit nuage s'est transformé en cheval et a emporté dans le ciel le petit enfant rose et blond (invraisemblance criarde évidemment...). En bas, la mère affolée cherche son beau bébé disparu :

— Il était là, dit-elle, il était là à jouer avec le chien... (invraisemblance toujours).

Quand nous avons relu le texte définitif, deux stagiaires étaient présentes et les enfants ravis suivaient le récit de toute leur âme.

— Je trouve drôle, dit l'une d'elles, que l'enfant disparaisse comme ça... et que la mère reste toute seule... Ça n'est pas vrai... C'est du mensonge !... (conformisme moral).

— Oui, dit l'autre, il ne faudrait pas faire invraisemblable... ça choque !... (conformisme logique).

Je regardais mes tout petits, si totalement émerveillés par leur beau texte, et j'écoutais leurs réflexions.

— Oh ! c'est le plus beau conte qu'on a fait ! La pauvre maman qui pleure ! Et le

petit bébé nuage qui se promène tout content sans penser à sa maman... C'est un conte, alors ! c'est comme quand on rêve...

Pour nous rendre compte de quel poids l'argument de l'in vraisemblance pouvait être dans la critique de notre récit, nous avons lu le texte à tous les grands : une quinzaine d'enfants de 9 à 14 ans.

Intérêt maximum au cours de la lecture, réactions admirables dans les jeux de la sensibilité et pour finir :

— C'est drôlement bien ! C'est vraiment les petits qui l'ont fait tout seuls ? C'est comme quand nous dessinons, les choses nous viennent sans savoir comment, puis c'est beau. Va expliquer ça, toi...

Là est la position de la question : on n'explique pas les choses, on les sent. Nous devons même dire que ceux qui veulent expliquer sont justement ceux qui n'ont pas senti, donc qui n'ont pas compris. Il n'y a rien à expliquer. Nous sommes dans le domaine de l'invention et pas plus qu'on ne prend au sérieux la destinée de la petite sirène ou de Barbe-Bleue, on ne saurait soupçonner les enfants de croire que les nuages vont kidnapper les petits bébés... L'enfant, lui, ouvre son âme aux ailes du rêve. Il va d'un bond au-delà du monde réel, il y coudoie le merveilleux, le fantastique, l'irrationnel, puis il revient à ses billes et à ses poupées. Ici ou là, il est toujours soi-même et sa pensée ne se limite point en petites exigences du moment. Tant pis pour nous si nous sommes étriqués dans nos sentiments et nos conceptions du monde, nous n'avons pas pour autant le droit de limiter le bonheur de l'enfant et de l'astreindre à brouter sur nos maigres pâturages conformistes.

Peut-être bien, dira-t-on, mais si la pensée de l'enfant avec ses caractéristiques de rêve et d'illogisme doit indisposer l'adulte, comment établir avec elle une collaboration efficace ? Ma foi, il n'est pas dit que collaboration doive être synonyme d'adhésion totale. Il faut se faire à cette idée que certains domaines de l'irréel seront chasse-gardée de l'enfant. Nous les y laisserons prendre leurs ébats et leur pâture, et quand ils reviendront vers nous nous prendrons leur menotte pour faire ensemble encore un morceau de chemin.

Sommes-nous bien sûrs d'ailleurs que dans ces chasses-gardées qui nous semblent interdites, d'utiles enseignements ne pourraient nous être donnés ? Bien sûr, nous ne croyons pas aux nuages qui emportent les petits bébés, mais quand la mort terrasse notre enfant, avons-nous compris mieux pourquoi il nous est enlevé ? Et le poids de notre désespoir s'est-il allégé d'avoir appris le nom du mal qui nous l'a emporté ? Il est illogique de pleurer un jeune

mort quand on savait d'avance qu'il ne pouvait être sauvé, mais la logique ici n'est pas à sa place et c'est même une manière de blasphème que de la faire intervenir.

Admettant l'idée que la vraisemblance ne peut être dans certains cas un critérium valable, pourquoi notre sensibilité se refuserait-elle à répondre aux sollicitations du rêve que l'enfant nous propose ? Nous pouvons bien nous laisser « engager » sans qu'il y ait de la faute du maître...

Inévitablement d'ailleurs, cet engagement même réticent nous apportera sa récompense : celle de comprendre mieux l'enfant et d'admettre qu'il peut évoluer sans risque au-delà de notre orbe et chemin faisant, nous arriverons à le trahir moins, à le servir mieux et à lui permettre de devenir soi-même. Ce n'est pas là une conquête négligeable.

Sous le prétexte de laisser à l'enfant toutes ses coudées franches, allons-nous nous reléguer dans les encoignures et le laisser se livrer aux fantaisies les plus abracadabrantes, sources de déséquilibre et d'instabilité ?

Nous ferons d'abord remarquer que c'est parce qu'il y a déséquilibre et instabilité que la fantaisie est abracadabrante. Les cas d'incohérence, de fantasque, relèvent toujours du domaine de la pathologie et il est bon d'avoir à sa disposition assez de documents pris sur le vif pour connaître les enfants et les départager en vue de leur adapter les techniques qui leur conviennent le mieux. Si l'abracadabrant n'est pas indiqué pour figurer dans les œuvres littéraires pures, il sera tout d'abord un document psychologique, puis l'expérience aidant, peut-être une pièce de théâtre, un jeu de cirque, un thème de cinéma. Ce n'est pas parce que l'enfant est anormal qu'il n'aura pas le droit de parler et de se raconter. Nous le situerons à sa vraie place dans la communauté enfantine, nous retiendrons certains aspects de sa pensée pour donner çà et là du piquant aux écrits trop conformistes des enfants trop sages. Tout est une question de doigté qui s'acquiert par le commerce quotidien avec les enfants au fur et à mesure que nous pénétrons mieux l'âme enfantine et que nous prenons conscience de ses efficiences.

C'est dire que tout de même le maître a un certain droit de regard sur le bavardage des enfants, et que c'est à lui en dernier ressort que revient le droit de choisir et de diriger.

Choisir les improvisations les mieux venues, celles qui d'emblée situent l'atmosphère psychologique favorable, la sensibilité de qualité, celles qui donnent de la hauteur à l'œuvre et qui ménagent des perspectives comme ces belles prises de vue qui au cinéma font présager déjà le déroulement pathétique du film. Choisir l'aventure la plus audacieuse, celle qui nous situe

de plain-pied dans la féerie, car la vie, hélas ! est si quotidienne ! Et qu'est-ce que la féerie sinon une façon de voir la réalité sous un angle nouveau, comme l'artiste voit ses paysages ? Pourquoi parler pour ne rien dire ? Pourquoi s'arrêter sur la chose terne quand tout brille et palpète autour de l'enfant, quand tout le sollicite vers l'infini qu'il pressent ? Quant l'enfant parle, il suffit parfois d'un simple jeu de ponctuation pour mettre ce qu'il dit en poème, mais voilà, nous ne comprenons pas toujours le poème !...

Diriger, c'est orienter l'improvisation vers une progression qui puisse donner à un écrit la densité voulue. Un long texte ne se fait jamais d'un jet, nous avons tous le temps de le proposer de nouveau à la sensibilité de l'enfant pour l'étoffer là où il pêche par indigence. Nous avons même le droit de remédier à la faiblesse de l'inspiration enfantine en proposant nos propres idées quand des trous se produisent et que l'intérêt arrive dans une impasse. Nous avons le droit aussi, chemin faisant, de dégager par quelques interventions bienvenues, l'atmosphère particulière qui doit donner son unité au récit et sauvegarder ainsi l'angle le plus favorable à la prise de vue. Bref, notre intervention sera d'autant plus la bienvenue qu'elle s'inscrira dans la sensibilité, la fraîcheur du thème. Ce n'est pas si commode qu'on le penserait à première vue car, chez les adultes, n'est plus enfant qui veut. — E. FREINET.

---

## BIBLIOTHÈQUE DU TRAVAIL

### BROCHURE SUR LE LAIT, LE BEURRE ET LES FROMAGES

Cette brochure est en préparation et nous adressons un appel à tous ceux que la question intéresse pour nous apporter leur collaboration.

Des camarades du Jura et de l'Ain (Mme Lacroix et Gâche) vont faire une étude sur le gruyère, et une normande (Mlle Jean) entreprend un travail sur le camembert et le Pont-l'Évêque.

Il faut encore étudier la production dans d'autres régions, notamment Cantal, Charentes, Alsace, Pyrénées, etc...

Camarades qui voulez apporter une pierre à l'œuvre commune, faites-vous connaître sans retard au camarade J.-M. Faury, à Noailhac (Tarn) qui a bien voulu accepter la direction du travail.